Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1942)
Heft: 124

Artikel: Augsutin et la ruine de Rome
Autor: Burger, Jean-Daniel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380417

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AUGUSTIN ET LA RUINE DE ROME

Lors de la bataille d'Andrinople qui livra l'empire aux Goths, Augustin avait vingt-quatre ans. Il en avait cinquante-six lorsque Rome fut prise par Alaric. Quatre ans auparavant, le 31 décembre 406, les Vandales et leurs alliés avaient franchi le Rhin, et quand Augustin mourut, en 430, les Vandales assiégeaient sa ville d'Hippone et allaient la prendre.

Le grand évêque fut donc contemporain des événements qui sont parmi les plus tragiques de l'histoire : l'effondrement de la puissance de Rome et l'écroulement du monde antique sous la poussée persévérante des Barbares. Comment, en sa personne, l'Eglise a-t-elle réagi contre des circonstances aussi tragiques et comment a-t-elle répondu aux problèmes théologiques que ces circonstances posaient ? Il nous a paru que l'Eglise de 1940 pouvait consacrer un peu de temps et d'attention à l'étude de ces deux questions. L'exemple de saint Augustin, s'il n'est pas toujours bon à suivre, est toujours bon à méditer, et sa pensée est tellement biblique qu'il ne se peut pas que notre attitude protestante diffère sur des points essentiels de la sienne, dans des temps qui ne sont pas sans analogie avec ceux où vivait l'évêque d'Hippone.

La bataille d'Andrinople, en 378, avait été pour Rome un désastre. Les Wisigoths détruisirent les deux tiers de l'armée romaine. L'empereur Valens, blessé, se réfugia dans une cabane à laquelle les Wisigoths mirent le feu et il périt dans les flammes. Plus aucune force romaine ne pouvait, en Orient, s'opposer aux Barbares.

Le successeur de Valens, Théodose, dut transiger. A force de flatte-

N. B. — Etude présentée à la séance d'ouverture des cours de la Faculté indépendante de théologie, à Neuchâtel, en octobre 1940. — Les citations de la correspondance de saint Augustin sont faites d'après l'édition Poujoulat.

ries, de distribution d'honneurs et d'argent, il obtint des Goths qu'ils se contentent du titre de fédérés, par lequel ils entraient au service de l'Empire.

Ces graves événements se passaient en Orient. L'empereur d'Occident Gratien en avait compris la gravité, puisqu'il n'hésita pas à courir au secours de Valens avec une armée qui aurait pu lui donner la victoire. Mais les Romains en général ne paraissent pas avoir prévu toutes les conséquences que l'entrée des Goths dans l'Empire présageait. Il y avait bien longtemps que les esprits politiques sentaient venir la décadence et que les esprits chagrins annonçaient des malheurs. Des malheurs étaient venus, la pression des Barbares était de plus en plus forte et leurs expéditions toujours plus audacieuses. Mais enfin Rome subsistait. On n'imaginait pas que la catastrophe de sa ruine pût survenir. C'est ce que Boissier dit bien joliment :

> Comme Rome persistait à vivre malgré les raisons qu'elle avait de mourir, on avait fini par croire qu'elle vivrait toujours. Jusqu'au dernier moment on s'est fait cette illusion et la catastrophe finale, quoiqu'on dût s'y attendre, fut une surprise. C'est ce que les lettres de Symmaque mettent en pleine lumière (1).

Le danger wisigoth, conjuré un temps par l'habileté de Théodose Ier, ne tarda pas, dès après la mort de ce prince, à montrer toute sa gravité. Le faible Arcadius n'avait aucun moyen de contraindre les Goths à l'obéissance. Bientôt, ces fédérés, dont le devoir était de protéger l'Empire, se mirent à le piller. Leur roi Alaric, qui avait reçu les titres de patrice, c'est-à-dire conseiller et père de l'empereur, et de *magister militum*, c'est-à-dire général en chef, emmena son peuple dans une expédition de brigandage. Il le conduit jusqu'en Epire, en Achaïe et dans le Péloponèse. Ces Wisigoths étaient ariens, ayant été évangélisés, au milieu du IVe siècle, par l'évêque arien Ulfilas. Ils mirent leur zèle chrétien à détruire les temples païens qui subsistaient, et particulièrement celui d'Eleusis où se célébraient jusqu'alors les fameux mystères.

Pour se débarrasser d'Alaric, la cour de Constantinople lui conseilla de quitter l'Orient dévasté et de se porter en Italie. Alaric, en effet, s'y rendit en 401.

L'empereur d'Occident, Honorius, avait alors pour général et patrice un homme habile, un Vandale romanisé, Stilicon. Ce général

(1) Boissier, *La fin du Paganisme*, t. II, p. 194.

sut défendre l'Italie, avec une armée qu'il fallut organiser à l'improviste. Alaric, battu, alla s'installer en Pannonie. Une expédition d'Ostrogoths, sous Radagaise, fut repoussée en 405. Stilicon faisait merveille. Son prestige grandissait même au point de porter ombrage à l'empereur Honorius, qui commit la faute de le faire assassiner en 408.

C'est alors qu'Augustin intervient pour la première fois dans les affaires impériales. Deux lettres de lui sont adressées à Olympe, nouveau *magister officiorum* de la cour d'Honorius. Cet Olympe était un bon catholique qui s'était mis à la tête des ennemis de Stilicon et avait organisé le complot qui aboutit à l'assassinat du général. Après quoi, il en avait pris la place sans en avoir les compétences. L'élévation d'Olympe au rang de premier ministre avait comblé d'aise les nombreux ennemis de Stilicon et particulièrement les catholiques qui voyaient l'un des leurs en possession du pouvoir. Ils passèrent assez facilement sur la manière peu canonique dont il s'en était emparé. Ce n'est pas sans quelque regret que nous lisons les éloges qu'Augustin décerne à Olympe, l'assassin de son maître :

> Quelque rang que vous occupiez selon ce monde qui passe, nous n'écrivons pas moins avec confiance à notre cher Olympe, serviteur comme nous de Jésus-Christ. Nous savons qu'à vos yeux ce titre surpasse toute gloire et qu'il est au-dessus de toute grandeur... Nous n'ignorons pas que vous avez appris du Seigneur à ne pas mettre votre joie dans les grandeurs humaines... très cher seigneur et fils, digne d'être aimé parmi les membres du Christ (ep. 96).

Il parle de « son élévation méritée » et du Seigneur « qui l'a fait ce qu'il est », avec une assurance qui montre non seulement qu'Augustin ignorait totalement les mœurs politiques de son correspondant, mais aussi son imprévoyance complète du danger qu'allaient courir l'Italie et l'Empire quand Stilicon ne serait plus là pour les défendre. Pour que les catholiques de Rome et d'Afrique se réjouissent de l'élévation d'Olympe il leur suffisait de le savoir bon catholique ; son inaptitude à gouverner ne les inquiétait guère.

Les conséquences de cette révolution de palais ne se firent pas attendre. En la même année 408, Alaric repasse les Alpes, pénètre en Italie sans rencontrer de résistance et met le siège devant Rome. « Le seul exploit du Sénat », dit Ferdinand Lot, « fut de faire assassiner la veuve de Stilicon », puis, réduit par la famine, il accepta les conditions d'Alaric : payement de 5000 livres d'or, de 30 000 livres d'argent, de 4000 tuniques de soie, etc. Le siège fut levé et les Romains,

remis de leur frayeur, furent plus convaincus que jamais que la « Ville éternelle » était imprenable. Quant à l'empereur Honorius, il s'était réfugié à Ravenne, d'où il lui était plus facile de s'enfuir en Orient, le cas échéant.

En 409, Alaric, mécontent des longueurs que met Honorius à accepter ses propositions de paix, marche à nouveau sur Rome et s'entend avec le Sénat pour nommer un nouvel empereur, Attale ; pour revêtir la pourpre, ce païen consent à recevoir le baptême, mais l'ayant reçu d'un évêque goth, il est arien, ce qui lui aliène immédiatement les catholiques. Et pendant tout ce temps les Wisigoths ravagent l'Italie.

De plus grands maux encore s'abattaient sur l'Empire : le 31 décembre 406, les Vandales, Suèves et Alains avaient franchi le Rhin. Depuis lors, et sans rencontrer de résistance sérieuse, ces Barbares ravageaient la Gaule, puis l'Espagne. Seule des provinces de l'Occident, l'Afrique n'était pas encore envahie. Mais les donatistes et leurs terribles bandes de circoncellions ne valaient pas mieux que les Barbares et les catholiques d'Afrique vivaient, eux aussi, sous la terreur. Au prêtre Victorien, qui lui raconte les malheurs du temps, Augustin répond :

Votre lettre a rempli mon âme d'une grande douleur. Vous demandez que j'y réponde par quelque écrit étendu, mais à de tels maux il faut de longs gémissements plutôt que de longs ouvrages. Le monde entier est sous le coup de grands désastres ; il n'y a presque pas sur la terre une contrée où l'on n'ait à déplorer des malheurs comme ceux que vous me racontez. Car, il y a peu de temps, nous avons eu des frères tués par les Barbares dans ces solitudes de l'Egypte où les cénobites se croyaient en sûreté dans les monastères séparés de tout bruit. Vous n'ignorez point, je pense, les horreurs accumulées dans les régions de l'Italie et des Gaules ; on commence à en dire autant de l'Espagne qui jusqu'ici avait été préservée. ...Il ne faut pas s'étonner de ces désastres, mais les déplorer. Il faut crier vers Dieu pour qu'il nous délivre de si grands maux, non point en nous traitant selon nos mérites, mais selon sa miséricorde. Du reste, que devons-nous espérer pour le genre humain, lorsque, depuis si longtemps, les prophètes et l'Evangile ont prédit toutes ces choses ?... Dans ce pressoir du Seigneur où nous sommes foulés par de si grandes tribulations, on voit couler le marc des murmures et des blasphèmes en même temps que coule l'huile de la prière et du repentir des âmes fidèles. Il en est qui ne cessent d'adresser à la foi chrétienne des reproches impies, disant qu'avant l'apparition de la doctrine du Christ le genre humain n'avait jamais souffert des calamités pareilles. On peut aisément leur répondre, l'Evangile à la main : « Le serviteur, dit le Seigneur, qui aura mal fait sans connaître la volonté de son maître sera châtié de peu

de coups, mais celui qui aura connu la volonté de son maître et fait des choses répréhensibles, sera beaucoup châtié » (Luc XII, 48, 47). Mais les serviteurs de Dieu, humbles et saints, qui souffrent doublement les maux de ce siècle, et par les impies et avec eux, ont leurs consolations et l'espérance du siècle futur...

...Voyez comme Daniel confesse d'abord ses péchés et ensuite les péchés de son peuple. Il loue la justice de Dieu et lui rend cet hommage que ce n'est pas injustement, mais à cause de leurs péchés que Dieu châtie ses saints eux-mêmes. Si tel a été le langage de ceux qui, par une sainteté rare, ont mérité que les flammes et les lions les respectassent, que nous faut-il donc dire dans notre humilité, nous qui sommes si loin de semblables modèles, quelque air de justice que nous ayons ? (ep. 111).

Les malheurs de l'Empire n'étaient pas encore à leur comble. Dans l'année 410, Alaric, qui ne réussissait à s'entendre ni avec sa créature Attale, ni avec Honorius, marcha une troisième fois sur Rome. Le 24 août 410, la ville, épuisée de famine, cessa de résister. Alaric mit le feu à la Porta Salaria ; l'incendie se propagea dans le quartier avoisinant. A la faveur du désordre, les Wisigoths pénétrèrent dans la ville et pendant trois jours la mirent au pillage. La population fut livrée sans défense aux brutalités des Barbares, le massacre fut odieux. Les riches tentaient de sauver leur vie en livrant leurs trésors et n'y parvenaient pas toujours. Païens et chrétiens se réfugiaient dans les églises qui, chose admirable, furent épargnées par les envahisseurs ariens.

Ce fut un deuil profond dans tout l'Empire. « Le flambeau du monde s'est éteint », écrit Jérôme, « et dans une seule ville qui tombe, c'est le genre humain qui périt. » (1) Et dans une lettre à saint Augustin :

Les malheurs de l'Occident et particulièrement de la ville de Rome sont venus jeter le trouble dans mon esprit ; j'en étais au point de ne plus savoir mon nom, comme dit le proverbe vulgaire. J'ai gardé un long silence, sachant que c'était le temps des larmes... Si les lois se taisent au milieu des armes, combien plus l'étude de l'Ecriture qui a tant besoin de livres et de silence (2).

A quoi saint Augustin répond :

Les fausses et pernicieuses doctrines (entendons l'arianisme professé par les Vandales) ont fait plus de mal aux âmes en Espagne que n'en a fait aux corps le glaive des Barbares (ep. 166).

« J'ai gardé longtemps le silence », dit Jérôme. Saint Augustin, lui non plus, ne se presse pas de publier sa douleur. La première lettre où il parle de la catastrophe est adressée à son clergé d'Hippone. Elle est digne d'un Romain et d'un évêque :

(1) Cité par Boissier, t. II, p. 299. — (2) Correspondance d'Augustin, ep. 165.

Il ne faut pas vous laisser abattre et décourager par l'ébranlement de ce monde. Ce qui se passe a été prédit par Notre Seigneur et Rédempteur qui ne peut mentir. Non seulement vous ne devez pas diminuer vos œuvres de miséricorde, mais vous devez en faire plus que de coutume. De même qu'en voyant crouler les murs de sa maison, on se retire en toute hâte dans les lieux qui offrent un solide abri, ainsi les cœurs chrétiens, sentant venir la ruine de ce monde par des calamités croissantes, doivent s'empresser de transporter dans le trésor des cieux les biens qu'ils songeaient à enfouir dans la terre, afin que, si quelque catastrophe arrive, il y ait de la joie pour celui qui aura abandonné une demeure croulante. S'il n'arrive rien, que personne ne regrette d'avoir confié ses biens en dépôt au Seigneur immortel devant lequel on paraîtra un jour puisqu'on mourra... Au milieu des peines de ce siècle, n'oubliez pas ces paroles de l'apôtre : « Le Seigneur est proche, ne vous inquiétez de rien » (ep. 122).

L'évêque d'Hippone, persuadé que Dieu ne permet le mal que pour en tirer du bien, s'efforce ainsi de dégager de ce désastre les leçons qu'il comporte. Dieu nous exerce, nous chrétiens, par les tribulations de ce monde. Que veut-il nous apprendre sinon, tout d'abord, le mépris des richesses ?

Lorsque Rome, le siège du très illustre Empire, a été dévastée par les Barbares, combien d'amis de cette vie temporelle l'ont rachetée, non seulement au prix de ce qui l'embellissait, mais au prix de ce qui en était le soutien nécessaire. Ils ont dû la traîner dans le deuil et le dénuement... Quelques-uns, il est vrai, ont d'abord perdu leurs biens et ensuite leur vie, et d'autres, prêts à tout sacrifier pour elle, ont tout d'abord péri. Nous apprenons ici jusqu'à quel point nous devons aimer l'éternelle vie, nous apprenons à mépriser pour elle tout ce qui est superflu lorsque, pour conserver une vie passagère, on a méprisé le nécessaire (ep. 127).

Et c'est au même Armentarius qu'il écrit ce mot qui trahit son chagrin:

« Peut-on encore aimer le monde, brisé par tant de désastres qu'il en a perdu même le fantôme de ses séductions ? » *(Ibid.)*.

Le docteur Augustin avait mieux à faire qu'à se répandre en lamentations. Il avait à répondre aux rumeurs païennes qui de toutes parts reprochaient au christianisme d'être la cause du désastre :

Quand nous faisions des sacrifices à nos dieux, Rome était debout, Rome était heureuse. Maintenant que nos sacrifices sont interdits, vous voyez ce que Rome est devenue (1).

(1) Saint Augustin, *Sermo*. Cité par Boissier, t. II, p. 308.

A cette accusation extrêmement grave pour l'Eglise, Augustin répond par des lettres, par des sermons, mais surtout par son grand livre, son chef-d'œuvre: *La Cité de Dieu.* Il en a consacré les cinq premiers livres à réfuter ceux qui disent : les dieux ont fait de Rome la souveraine du monde, c'est l'abandon des dieux qui l'a perdue. Ces cinq premiers livres, Augustin les fit lire au gouverneur d'Afrique, Macédonius, en 414. Après quatre ans écoulés, ce Romain aurait préféré qu'on gardât encore le silence. Au milieu de compliments, il ajoute :

Vous vous êtes servi du puissant exemple d'un malheur récent. Toutefois, malgré les fortes preuves que vous en tirez au profit de notre cause, j'aurais voulu que vous n'en eussiez pas parlé si c'eût été possible. Mais cette calamité ayant donné lieu à tant de plaintes folles de la part de ceux qu'il fallait convaincre, il était devenu nécessaire de tirer de cette catastrophe même des preuves de la vérité (1).

Dans le malheur les vieux Romains étaient stoïques, Augustin ne l'est pas. Il est chrétien, ce qui signifie que sa première, que sa plus grande passion est non pour la cité terrestre, mais pour la cité divine. Il faut d'abord que la gloire de Dieu resplendisse et que l'Eglise ne soit pas ébranlée. Puisque les malheurs de Rome servent d'argument aux détracteurs de l'Evangile, il en parlera longuement, il en parlera même avec une sévérité qui parut dure à quelques-uns. Son patriotisme est hors de question. N'écrivait-il pas à Nectaire, en 408 :

Les gens de bien ne peuvent trop faire pour leur patrie et ne doivent jamais cesser de la servir (ep. 91).

Que peut-il faire lui-même pour sa patrie qui soit plus urgent que de travailler de tout son pouvoir à la régénérer par le triomphe du christianisme. En faire une portion du Royaume de Dieu, c'est bien là son désir. Il le dit au même Nectaire :

Que les hommes soient amenés au vrai culte de Dieu et aux mœurs chastes et pieuses, c'est alors que vous verrez votre patrie florissante, non pas dans l'opinion des insensés, mais dans la vérité des sages. Cette patrie de la chair et du temps sera ainsi une portion de l'autre patrie dont nous devenons les enfants, non par le corps, mais par la foi *(Ibid.).*

Aussi, plus que les souffrances et les pertes matérielles de sa patrie, ce qui l'attriste et le navre, c'est de constater que les châtiments de Dieu n'ont pas amené à résipiscence la plupart de ses contemporains. Il s'en plaint, en 419, à son collègue Hésychius, de Salone :

(1) Correspondance d'Augustin, ep. 154.

Au milieu de ces catastrophes, les festins somptueux ne manquent pas, on s'adonne à l'ivrognerie, on est avare ; les chansons lascives se font entendre ; les orgues, les flûtes, les lyres, les luths retentissent ; le bruit de tous les genres d'instruments et de toutes sortes de jeux frappent l'oreille (ep. 199).

Cet Hésychius voyait dans les deuils et tribulations du monde les signes de sa fin. Il consultait sagement Augustin là-dessus, ne se fiant pas à son sens propre pour interpréter les signes des temps. Augustin lui répond qu'en effet la fin du monde est proche et qu'il convient d'être vigilant, puisque personne n'en peut fixer avec certitude le moment. Toutefois, il lui fait observer que les signes de leur époque n'ont rien d'exceptionnel. A cet égard, Augustin ne paraît pas avoir compris toute la gravité des événements. Il manifeste un optimisme, auquel les gens d'Eglise sont souvent enclins, lorsqu'il écrit dans la *Cité de Dieu* :

Rome est plutôt affligée que détruite. C'est ce qui lui arriva déjà en d'autres temps avant la venue du Christ, elle s'en est relevée. Il ne faut pas désespérer non plus dans ce temps-ci, car qui, en cela, connaît la volonté de Dieu ? (IV, 7).

Qu'Hésychius, donc, se rassure. Les temps ne sont pas révolus, puisque toutes les nations n'ont pas encore été évangélisées. Que l'Eglise travaille comme si un long temps lui était encore réservé sur la terre, tout en étant détachée de la terre et de ses biens comme si tout allait finir.

L'Afrique, longtemps épargnée, ne devait pas l'être toujours. Des guerres civiles y furent le prélude de l'invasion. Boniface, comte d'Afrique, avait encouru la disgrâce de l'impératrice Placidie par les intrigues de son rival Aétius. Rappelé à Rome, il avait refusé de quitter l'Afrique et se trouvait, en 427, en état de rébellion. Un général goth, Sigiswult, chargé de soumettre Boniface, s'était emparé de Carthage et d'Hippone. Au cours de cette guerre, les Barbares d'Afrique, voisins des provinces romaines, avaient pris l'audace de faire des expéditions de pillage jusqu'au cœur des provinces. Augustin, âgé de septante-trois ans, ne put rester insensible aux malheurs des populations africaines. Il écrivit à son ami le comte Boniface une lettre à la fois polie et sévère :

Qui aurait cru que, Boniface devenu comte et établi en Afrique avec une grande armée et un grand pouvoir..., les Barbares se seraient avancés avec tant d'audace, auraient tant ravagé, tant pillé et changé en solitudes tant

de lieux naguère si peuplés... Mais peut-être me répondrez-vous qu'il faut imputer ces maux à ceux qui vous ont blessé et qui ont payé par d'ingrates duretés vos courageux services. ...Je cherche plus haut que les querelles et les ressentiments la cause de nos malheurs : les hommes doivent imputer à leurs péchés les maux dont souffre l'Afrique (ep. 220).

Peut-être, cette lettre ne fut-elle pas sans effet. Boniface, deux ans plus tard, se réconcilia avec Rome. Mais il était trop tard. Les Vandales d'Espagne avaient passé le détroit de Gibraltar, et l'Afrique, épuisée, n'allait pas se montrer capable de résister aux quelque vingt mille guerriers vandales. Catholiques et donatistes furent sauvagement massacrés par les ariens fanatiques qu'étaient les Vandales. Bien des gens s'enfuyaient pour sauver leurs vies. Des prêtres et même des évêques désertaient leurs églises. Saint Augustin s'en indigne. Il écrit au primat d'Afrique :

Quelque peu de peuple qui reste, notre ministère lui est si nécessaire qu'il ne faut pas qu'il en demeure privé ; nous n'avons plus qu'à dire au Seigneur : Sois notre protecteur et notre rempart (cité dans l'ep. 228).

Et à l'évêque Honoré de Thiave :

Le courage se rencontre dans les cœurs où s'élèvent les flammes de la charité de Dieu, au lieu de la fumée de l'amour du monde... Craignons bien plus pour les membres du corps de Christ une mort par le défaut de nourriture spirituelle que tous les supplices auxquels la cruauté des ennemis pourrait exposer nos corps (ep. 228).

Un certain Darius ayant été chargé de négocier une trêve avec les Vandales, Augustin l'encourage et le félicite de la mission pacifique dont il est chargé :

Il est plus glorieux, dit-il, de tuer la guerre par la parole que de tuer les hommes par le fer et de gagner ou d'obtenir la paix par la paix que par la guerre (ep. 229).

Darius n'obtint qu'une trêve passagère. Hippone, assiégée, se défendit pendant un an, puis succomba. Il fallut traiter. Genséric obtint pour son peuple les trois Mauritanies, en 435, et en 439 il prit Carthage. Toute l'Afrique était aux mains des Vandales.

Augustin, enfermé dans sa ville d'Hippone, était mort avant qu'elle ne fût prise, en 430.

Les païens, nous l'avons dit, s'étaient empressés de faire peser sur les chrétiens et sur le christianisme en général la responsabilité de

la ruine de Rome. Cette accusation parut si sérieuse aux contemporains qu'Augustin n'hésita pas à consacrer à sa réfutation une bonne partie de son œuvre maîtresse : *La Cité de Dieu*. Les païens formulaient deux reproches complémentaires : le développement de l'Eglise avait eu pour conséquence, disaient-ils, l'abandon d'une religion qui avait fait la grandeur de Rome. Les dieux offensés avaient sévi, la ruine de Rome, devenue en majeure partie chrétienne, était un châtiment mérité.

D'autre part, et dès longtemps, les païens reprochaient aux chrétiens leur manque de civisme. Ces citoyens d'une patrie céleste, ces contempteurs des puissances du siècle ont désagrégé la cité, disaient-ils. Ils sont rebelles aux lois religieuses de l'Etat, ils sont inassimilables, ils sont par définition hors de la communauté, ennemis du genre humain. C'est leur amour de la virginité qui a fait baisser le taux de la natalité ; c'est leur aversion pour la magistrature qui a désorganisé l'administration de l'Etat en la mettant aux mains d'hommes incapables ; c'est leur éloignement du métier des armes qui est cause de l'extrême faiblesse de l'armée romaine ; c'est enfin leur prédication de charité et de pardon des offenses qui a démoralisé les Romains jadis vertueux. Bref ! le christianisme est une doctrine de l'autre monde, utopique, qui ne peut en aucune manière s'adapter à la conduite des affaires humaines, terrestres et qui mène à la ruine les Etats qui s'en inspirent en politique.

Ces deux accusations de sacrilège et de lèse-majesté étaient anciennes. C'étaient de tout temps les deux motifs allégués pour persécuter à mort l'Eglise. C'est contre eux que plaidait Tertullien, en 197, dans son *Apologétique* :

« Nous sommes accusés, disait-il, de sacrilège ou plutôt c'est notre cause tout entière » (10). Il opposait au premier chef un argument qui n'avait convaincu que les chrétiens : c'est que les dieux du paganisme n'existent pas. « Nous ne pouvons paraître offenser ce qui n'existe pas » (27). Il ajoutait que les Juifs, qui ne servaient que le vrai Dieu, avaient régné longtemps et seraient encore souverains s'ils n'avaient crucifié le Christ ; ce ne sont donc pas les dieux païens qui distribuent les royaumes. — Cependant, pouvaient rétorquer les païens, Rome, grâce à ses dieux, a bel et bien absorbé la Judée. — Enfin, disait encore Tertullien, Rome a connu bien des malheurs, des revers et des invasions avant l'ère chrétienne. Ce n'est donc pas le christianisme qu'il faut accuser, quand un désastre se produit,

mais « ce Dieu qu'on voit irrité aujourd'hui est le même qui fut irrité dans le passé... Celui qui nous demande compte est celui qui fut payé d'ingratitude » (40). Et « pour nous, chrétiens, ces fléaux du siècle, s'ils nous frappent, sont des avertissements, tandis que, pour vous, ils sont des punitions qui viennent de Dieu » (41).

Saint Cyprien expliquait la décadence de Rome par le vieillissement de ses institutions. Le corps de l'Empire est celui d'un vieillard ; qui s'étonnera qu'il s'affaiblisse après une longue période de pleine vigueur.

Et Lactance avait osé pousser jusqu'à l'extrême la thèse de Tertullien : « Si le vrai Dieu seul était honoré, disait-il, il n'y aurait plus de dissensions ni de guerre. Les hommes seraient unis par les liens d'une charité indissoluble puisqu'ils se regarderaient tous comme des frères... Que la condition des hommes serait heureuse ! quel âge d'or pour le monde ! » (1)

Dans la *Cité de Dieu*, Augustin reprend ces arguments et les développe avec l'autorité d'un maître.

Dans le désastre de Rome, ce ne sont pas vos dieux qui vous ont offert un refuge, mais c'est dans les basiliques chrétiennes que vous avez trouvé un abri. Si la prise de Rome est un châtiment que vos dieux nous infligent, pourquoi donc les églises ont-elles été respectées, tandis que les temples des idoles étaient incendiés ? Pourquoi les chrétiens n'ont-ils pas seuls péri ? Vos dieux auraient dû protéger leurs temples et leurs fidèles. Mais les faux dieux n'ont jamais protégé Rome, c'est au contraire Rome qui protégea longtemps ses dieux prétendus. Dès avant que l'Eglise fût née, les villes païennes, tant grecques que romaines, ont souffert de terribles dévastations. De tout temps, la guerre a entraîné à sa suite des souffrances, des brutalités, des horreurs sans nom. La seule nouveauté qui ait paru dans cette guerre-ci, c'est que les basiliques chrétiennes ont été épargnées. — Mais, diront les païens, si votre Dieu régnait sur les empires, il n'aurait pas protégé jadis la Rome païenne, il n'aurait pas non plus permis que les chrétiens d'à présent souffrent les mêmes maux que les païens.

Augustin répond : C'est bien notre Dieu qui a donné l'empire aux anciens Romains. Avant eux, d'autres l'avaient eu, païens comme eux. Bien que les vertus de l'ancienne Rome fussent réelles, ce ne sont pas ces vertus qui ont mérité la faveur de Dieu. Mais, dans sa

(1) Cité par Boissier, t. II, p. 306.

sagesse insondable, Dieu accorde le pouvoir et le succès aux méchants comme aux bons, comme il fait lever son soleil tant sur les injustes que sur les justes. Les Romains, amoureux de la gloire, ont obtenu, leur tour venu, tout ce qu'ils désiraient. Ce tout était en somme peu de chose. Car si l'on place en regard l'une de l'autre la vie d'un homme riche, soucieuse et bientôt dépravée par sa richesse même, et la vie d'un pauvre qui vit modestement dans la société de ses amis sans connaître l'envie ni les tentations du monde, laquelle paraîtra la plus souhaitable ? Le jour vint où Dieu, considérant l'emploi que Rome avait fait de ses richesses, voyant la corruption de ses mœurs, dit : C'est assez, l'heure du châtiment est venue. Ne pensez-vous pas, ajoute Augustin, que si les dieux païens protégeaient Rome, ils auraient dû protéger aussi l'âme des Romains et les empêcher de contracter tous les vices qui ont amené la catastrophe ? Mais ce sont eux et leur culte qui encourageaient vos débauches.

— Les chrétiens aussi ont souffert et Dieu ne les a pas délivrés. — C'est vrai, répond Augustin, qu'ils ont subi les mêmes souffrances, mais d'un autre cœur. Les chrétiens ont vu dans ces malheurs l'occasion d'expier leurs fautes vénielles de façon à se présenter plus purs devant Dieu. Ceux qui sont restés en vie ont passé par un exercice moral qui leur était nécessaire. La famine qui a précédé la prise de Rome n'était-elle pas la meilleure leçon d'abstinence ? Les captifs savent que, si loin qu'on les emmène, on ne les éloigne pas de Dieu. Les femmes ont enduré les violences de la soldatesque, mais elles savent que Dieu les tient pour chastes et pures, si leur volonté n'a pas consenti au mal. Ainsi, chrétiens, nous avons dans le malheur des consolations et nous savons que, pour ces maux temporels pieusement soufferts, Dieu nous destine une récompense éternelle. Tandis que vous, païens, vous vous lamentez sans espérance. Ce n'est pas la paix de la République que vous regrettez, c'est l'impunité du désordre que vous aimez. Brisés par l'ennemi, vous ne vous retournez pas contre le vice. Vous perdez le fruit du malheur (cf. I, 32, 33).

La seconde accusation portée par les païens contre l'Eglise, et cela dès l'origine, faisait d'elle une nation séparée dans l'Etat, détachée des intérêts de l'Empire, responsable de sa ruine, comme un lent poison qui l'aurait affaibli puis tué. Ce reproche était plus grave que le précédent, aux yeux d'une foule assez détachée de la mythologie et même du culte de ses dieux, mais attachée comme à son sauveur au dieu visible qui la gardait : César.

Tertullien le savait bien : « Vous servez César », dit-il, « avec une terreur plus grande et une crainte plus vive que Jupiter d'Olympe lui-même » (*Apol.* 28). C'est, avant tout, parce qu'ils refusaient de rendre à l'empereur son culte que les chrétiens étaient haïs du peuple qui voyait en eux des étrangers hostiles, du moment où était rompue la communion civique en celui qui était le centre divinisé de l'empire. Aussi, dit encore Tertullien, ils regardent les chrétiens comme la cause de tous les désastres publics, de tous les malheurs nationaux : « Le Tibre a-t-il débordé dans la ville, le Nil n'a-t-il pas débordé dans les campagnes, le ciel est-il resté immobile, la terre a-t-elle tremblé, la famine ou la peste se sont-elles déclarées, aussitôt on crie : Les chrétiens aux lions » (40). Saint Augustin cite de même « ceux dont l'ignorance a fait naître ce proverbe : « Il ne pleut pas, les chrétiens en sont cause » (*Cité de Dieu*, II, 3).

Quand, après un siècle de gouvernement par des empereurs chrétiens, Rome est saccagée, on comprend que ce reproche soit réédité avec une vigueur nouvelle. Il ne s'agit plus d'une antipathie populaire vaguement exprimée, mais bien d'une critique réfléchie et d'autant plus amère que des faits douloureux semblent la confirmer. C'est Marcellin, son ami, qui fait part à l'évêque d'Hippone de ce qu'il entend dire par des personnes considérables de son entourage :

> On dit que la prédication et la doctrine du Christ sont incompatibles avec les besoins de l'Etat. Ne rendre à personne le mal pour le mal, après avoir été frappé sur une joue, présenter l'autre, etc., ce sont là des préceptes contraires au bon ordre de l'Etat... On n'oublie pas de dire que c'est la pratique des préceptes évangéliques qui a empêché les princes chrétiens de conjurer les malheurs de l'empire (ep. 136).

A cela Augustin réplique que ces mêmes vertus qu'on reproche aux chrétiens ont fait la grandeur véritable de Rome, celle qui ne périra pas avec la chute des institutions politiques. Il ne peut même exister de république que si la concorde unit les citoyens, or c'est l'observation des préceptes incriminés qui fait régner la concorde. Si chaque citoyen est décidé à venger les injures reçues, à ne jamais rien céder de son droit, à ne pas supporter patiemment le mal qu'on lui fait, la république sombre dans la discorde civile. Le christianisme enseigne aux citoyens à vaincre le mal par le bien, il n'y a rien là de contraire au véritable bien de l'Etat. D'ailleurs ces préceptes ne doivent pas être pris à la lettre ; l'exemple du Christ et de saint Paul

nous en avertit : « ils ont pour but d'entretenir dans le secret de l'âme les sentiments de bonté patiente et de nous guider dans ce qui vaut le mieux à l'égard d'autrui ».

Toutefois, il arrive qu'un prince doive user de sévérité à l'égard de ses sujets, lorsque ceux-ci persévèrent dans la méchanceté. Il ne transgresse pas les commandements évangéliques lorsqu'il réprime le mal et punit le méchant, mais il se conduit comme un bon père de famille. Un prince chrétien garde ces principes au fond de son cœur, même lorsqu'il fait la guerre, et son désir profond est de ramener les vaincus à la justice. « La victoire est utile lorsqu'elle ôte au vaincu le pouvoir de faire le mal. Rien n'est plus malheureux que la prospérité des méchants... Mais les mortels, dans l'égarement de leur corruption, croient que les choses humaines prospèrent quand de splendides palais s'élèvent et que les âmes tombent en ruines, quand on bâtit des théâtres et que les fondements de la vertu sont renversés, quand on met de la gloire à dépenser follement et que les œuvres de miséricorde sont méprisées... Il faudrait que les gens de bien fissent miséricordieusement la guerre, si c'était possible, pour dompter de licencieuses cupidités et détruire des vices... Que ceux qui prétendent que la doctrine chrétienne est contraire aux intérêts des Etats nous donnent une armée composée selon les préceptes de l'Evangile ; qu'ils nous donnent des chefs de provinces, des maris, des épouses, des pères, des fils, des maîtres, des serviteurs, des rois, des juges, des contribuables et des exacteurs animés des sentiments chrétiens et qu'ils osent dire que notre religion est contraire aux intérêts des Etats. Ils avoueront plutôt que la pratique sincère du christianisme est la plus grande garantie de salut pour les empires. »

La pensée d'Augustin, on le voit, est que l'expérience faite pendant le siècle précédent ne doit pas conduire à des conclusions hâtives. L'Etat romain n'était vraiment chrétien ni dans ses princes ni dans ses citoyens. Et s'il y eut des princes chrétiens, ils ne gouvernaient qu'un empire décadent que tous leurs efforts ne purent ramener au bien et à la vie. N'est-ce pas Salluste qui disait de Rome, avant même la naissance du Christ : « O ville vénale, qui périrait bien vite si elle trouvait un acheteur ». Où sont les mœurs des héros antiques ? Oubliées dès longtemps. Et Augustin de citer la *VI*e *satire* de Juvénal :

Jadis une humble fortune conservait la chasteté des Latines ; le travail, un sommeil court, les mains fatiguées et endurcies à préparer la laine de Toscane ; Annibal aux portes de Rome, les maris debout dans la tour Colline,

ne permettaient pas aux vices de toucher leurs petits toits. Maintenant, nous subissons les maux d'une longue paix ; plus cruel que les armes, le luxe pèse sur nous et venge l'univers vaincu. Aucun crime, aucune infamie ne nous manque depuis que la pauvreté romaine a péri.

La fin de la lettre est admirable. Elle montre le refuge permanent, le gage d'une bienveillance divine qui demeure au moment même où tous les appuis humains s'écroulent sous le châtiment :

Grâces soient rendues au Seigneur, notre Dieu, qui pour remédier à des maux pareils nous a envoyé un secours unique. Où ne serions-nous pas entraînés par le fleuve d'iniquité du genre humain, qui de nous serait épargné, en quel abîme ne roulerions-nous pas, si la croix du Christ n'était pas comme plantée sur un grand môle où commande son autorité ? C'est la force de cette croix qui fait notre sécurité (ep. 138).

Augustin est une âme profonde et chrétienne jusqu'au fond. Ce moraliste sagace voit certainement juste quand il met le doigt sur la plaie romaine et qu'il diagnostique : « Une corruption pire que l'ennemi s'est abattue non sur les murs, mais sur l'âme même de Rome » (ep. 138). Mais, pour autant, a-t-il répondu victorieusement aux critiques des païens ? La doctrine chrétienne et l'établissement de l'Eglise n'ont-elles pas une part de responsabilité dans la chute de l'Empire ?

Le détachement même avec lequel Augustin parle de ce désastre semble donner raison à ses contradicteurs païens :

Eh quoi ! en va-t-il donc de la sécurité publique, des bonnes mœurs, de la dignité des hommes que les uns soient vainqueurs et d'autres vaincus ? Je ne vois là d'autre intérêt que celui d'une gloire humaine dont la fastueuse inanité est la récompense de ses adorateurs. Retranchez la vaine gloire, que sont tous les hommes sinon des hommes ?... Mais ils ont tout perdu ! — Quoi donc ? la foi ? Quoi, la piété ? Quoi, ces biens de l'homme intérieur, riche devant Dieu ? Voilà l'opulence du chrétien. (*Cité de Dieu*, XV, 4 ; I, 10.)

Ce sont là des paroles dures, des paroles de moine. Jésus, lui, parlait autrement de la ruine de sa ville. Les Romains, échappés au massacre, auraient pu répondre à l'évêque qu'ils avaient perdu non seulement leurs biens, mais leur liberté, leur sécurité, leurs amis, leurs femmes, leurs enfants. Et que, du moment où les Goths étaient maîtres de Rome, c'était toute une tradition de civilisation respecteuse des lois qui faisait place à l'arbitraire du plus fort. Que ce plus fort était un Barbare qui s'entendait à détruire, mais non à construire ; que les

Romains désormais, n'avaient plus ni foyer, ni patrie, ni droit, ni justice à espérer ; que si les chrétiens faisaient bon marché de tout cela, ils avouaient par le fait même qu'ils étaient de mauvais citoyens, responsables pour une bonne part du désastre public.

Quand les païens reprochaient à l'Eglise du IVe siècle de ne s'être pas montrée très capable d'inspirer la politique des empereurs, ce n'était pas non plus sans raison. Ils auraient pu invoquer à l'appui de leurs dires le témoignage de Tertullien qui estimait incompatibles le gouvernement de l'Empire et la profession du christianisme : « Les Césars eux-mêmes », disait-il, « auraient cru au Christ, si les Césars n'étaient pas nécessaires au siècle, ou si les Césars avaient pu être chrétiens en même temps que Césars » (*Apol.* 21.).

De plus, les païens avaient le droit de dire à l'Eglise : L'Empire manquait d'hommes dévoués à la chose publique, vous ne lui avez fourni que des incapables. L'Empire se dépeuplait, vous avez glorifié le célibat et l'ascétisme monastique. Par mépris pour l'argent et les professions lucratives vous avez contribué au déclin du commerce et de l'industrie et par là à la ruine des finances de l'Empire.

Surtout, il est bien vrai que, jusqu'à l'avènement du christianisme, l'unité morale de l'Empire était assurée par le culte des mêmes dieux. Il ne suffit pas de dire que dans la Rome antique il n'y avait qu'une religion d'Etat, puisqu'alors la religion et l'Etat étaient fondus l'un dans l'autre et ne formaient ensemble qu'une même institution (1). Le judaïsme avait refusé de se confondre dans cette unité, mais les Juifs n'étaient qu'une poignée. C'est le christianisme qui introduisit dans la structure de l'Etat romain une mentalité nouvelle, source de troubles profonds, au moment où l'Empire menacé ne pouvait espérer son salut que d'un peuple unanime, lié par le même serment, par le même culte et la même prière. Au lieu de cela, les chrétiens, divisés entre eux par les sectes, séparés tous ensemble de la minorité païenne, n'ont opposé à l'envahisseur qu'un Empire incohérent.

Ces reproches sont justes. Si sévères qu'ils soient, l'Eglise doit les accueillir et en faire son profit en d'autres temps encore qu'au Ve siècle. Mais ils n'épuisent pas la question. Avec Augustin ou à sa place, aidé des lumières de bons connaisseurs du Bas-Empire, nous conclurons autrement que les païens.

Augustin a bien raison de dire que l'Empire souffrait de maladies

(1) Cf. Boissier, t. I, p. 358.

internes qui remontaient plus haut que l'avènement du christianisme. Rome a vécu longtemps de ses conquêtes. Elle a mis la main sur les richesses du monde et, saisie d'un appétit effréné de jouissances, elle les a gaspillées sans les renouveler. Les classes riches de la population le sont devenues immensément par la possession de biens-fonds considérables. Ces terres, mal exploitées par une foule d'esclaves menteurs et voleurs, ont vu leur production réduite à peu de chose. Les mines, exploitées par des condamnés et des esclaves, ont été peu à peu épuisées. Faute de l'esprit d'initiative qui est d'ordinaire l'apanage d'une classe moyenne intelligente et ambitieuse, le commerce et l'industrie n'existaient, pour ainsi dire, plus dans les deux derniers siècles de l'Empire. C'est que la classe moyenne elle-même avait été supprimée par des impôts écrasants.

Cette fiscalité exorbitante n'améliorait pas les finances de l'Empire, qui dépensait au delà de ses ressources pour entretenir une armée toujours insuffisante à protéger d'immenses frontières et toujours plus exigeante à mesure qu'elle sentait sa force. Cette armée, dès la fin du IIe siècle, est uniquement composée de Barbares à la solde de l'Empire. Le métier des armes passe désormais pour indigne d'un Romain civilisé, *miles* devient l'équivalent de *barbarus*. De mercenaires, ces Barbares obtiennent bientôt le statut de fédérés. C'est dire qu'ils conserveront leurs coutumes, leur langue, leur administration particulières et que les Romains ont renoncé à les assimiler.

Ces Romains ont renoncé au travail régulier. Dès la fin de la République, l'attrait des villes a dépeuplé les campagnes. La Campanie, aux portes de Rome, jadis heureuse et fertile, perd ses habitants. Au début du Ve siècle, 120 000 hectares y sont en friche, sans une chaumière ni un paysan. Les citadins ne pensent qu'à échapper à toute charge et à tout devoir : ne pas se marier, n'accepter aucune fonction publique, vivre pour soi, c'est la formule des habiles gens, qui sont nombreux. Ce peuple qui n'a rien à perdre se raille de l'empereur et des lois qu'on fabrique pour le contraindre au mariage et au travail.

Non, l'Eglise n'est pas entièrement responsable d'une décadence qui commence avec les désordres et les guerres civiles qui ont mis fin à la République et rendu nécessaire le statut impérial. Dès lors, « la décadence de Rome, comme sa grandeur, a suivi une marche très régulière », dit Boissier (1). En dehors même de la division que l'avènement du christianisme a opérée dans l'âme romaine, cette âme était

(1) *Ouvr. cité*, t. II, p. 383.

loin d'être une. Des tendances très diverses se faisaient jour dans le paganisme officiel malgré tout l'effort de syncrétisme. Des cultes orientaux, celui de la Grande Mère, Cybèle, et de Mithra, en particulier, prenaient le pas sur la religion traditionnelle qui n'était plus qu'une survivance de rites inefficaces. La religiosité était faite de crainte superstitieuse qui hésitait entre les sectes diverses et se jetait de l'une dans l'autre par des mouvement irréfléchis. Jérôme raconte que, le soleil s'étant un jour voilé, la foule se précipita dans les églises pour demander le baptême. Saint Augustin parle d'un tremblement de terre qui valut à l'Eglise deux mille néophytes. Cyprien avait vu juste : l'Empire vieilli n'avait plus ni force, ni vertu. Quand les excellents cavaliers barbares rendirent nécessaire une rénovation de l'armement et de la tactique traditionnelle, l'Empire vieilli, anémié, mourut avec ses lourds et trop rares fantassins.

Mais l'Eglise a-t-elle compris le rôle nouveau qu'elle aurait pu jouer dans l'Empire devenu sa patrie terrestre? L'Eglise du IVe siècle a-t-elle eu la doctrine politique qui lui aurait permis d'être à l'origine d'un rajeunissement des institutions de Rome ? A-t-elle bien vu que Rome était la gardienne du droit, le rempart à opposer à l'arbitraire des chefs barbares, à la brutalité des soldats ; qu'en travaillant au salut de sa patrie, l'Eglise sauverait autre chose qu'un cadre politique : des valeurs de l'ordre moral, une tradition de respect humain et d'ordre qui avait son prix. Non, ce devoir civique, l'Eglise ne l'a pas assumé au IVe siècle, ce rôle d'inspiration d'une cité terrestre renouvelée, elle ne l'a pas joué. Et si l'Empire est mort, c'est donc un peu de sa faute.

C'est la faute des chrétiens, disent les païens. C'est votre faute, au contraire, répondent les chrétiens. A force de se lancer et relancer la balle, les contemporains ne manquèrent pas qui pensèrent trancher le débat en disant : les hommes n'y sont pour rien, c'est le Destin, c'est un *Fatum* aveugle qui mène les destinées du monde. A ce doute blasphématoire, Salvien, prêtre de Marseille, répondit sagement quelques années plus tard : « La justice de Dieu éclate dans ces châtiments si exactement mesurés sur les fautes. On a tort de murmurer et de vouloir conclure des malheurs publics que le monde est conduit par le hasard. C'est, au contraire, si l'Empire était heureux et florissant qu'il faudrait douter de la Providence [1] ».

Jean-Daniel BURGER.

(1) Cité par Boissier, t. II, p. 418.